



Remarques sur la théorie freudienne de la culture

Philippe Malrieu

► To cite this version:

Philippe Malrieu. Remarques sur la théorie freudienne de la culture. HOMO, Elsevier, 1968, IV (2), pp. 49-69. <halshs-01101965>

HAL Id: halshs-01101965

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01101965>

Submitted on 11 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ANNALES

PUBLIÉES TRIMESTRIELLEMENT PAR LA
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES DE TOULOUSE

NOUVELLE SÉRIE

TOME IV - FASCICULE 2

DÉCEMBRE 1968



HOMO
VII

(EXTRAIT)

Remarques sur la théorie freudienne de la culture

Les problèmes de la culture ont toujours été au centre des préoccupations scientifiques de Freud. C'était sans doute une forme de son génie que d'embrasser dans un même contexte mental des contenus de pensée fort éloignés les uns des autres, comme le révèlent ses interprétations du rêve, au cours desquelles la mythologie et l'étymologie soutiennent les associations personnelles, et les orientent vers une philosophie de l'existence. Mais il y avait une autre raison à cet intérêt pour la culture. Qu'il s'agisse des névroses ou des rêves, Freud ne pouvait les concevoir sans considérer l'histoire des sujets, sans les inscrire dans les événements qui, depuis l'enfance, avaient marqué cette vie. Or ces événements ne peuvent se comprendre en dehors d'un certain nombre de coutumes et de comportements sociaux dont les uns concernent directement la culture, tandis que les autres — relatifs à la vie familiale ou sociale — mettent en œuvre des croyances ou des pratiques culturelles.

Si, dans telle hystérie d'angoisse, la crainte du père — d'une attitude libidinale envers le père — provoque la phobie des animaux, ce déplacement, dû au refoulement, se trouve guidé par des croyances mythologiques sur les animaux, elles-mêmes en consonance avec une telle phobie. Ou si, dans la névrose obsessionnelle, le refoulement de la libido à l'égard d'une personne passe par l'avènement d'une impulsion hostile à son égard, hostilité qui va à son tour être refoulée pour faire place à l'angoisse sociale, au remords, ces processus ne sont pas sans relation avec des attitudes morales présentes dans le milieu social du sujet, ou avec des croyances religieuses intégrées à la culture contemporaine.

L'imaginaire pathologique révèle nettement cette intervention du culturel. Dans les névroses la représentation corrélative de la pulsion refoulée « se développe plus librement, plus abondamment, quand elle échappe, grâce au refoulement, à l'influence du conscient. En ce cas elle foisonne, pour ainsi dire, dans l'obscurité, et trouve des formes d'expression extrêmes, qui, signalées au patient, lui semblent non seulement étrangères mais effrayantes, car il y aperçoit le reflet d'une extraordinaire et dangereuse force pulsionnelle » (1). Or ce foisonnement, « ce déploiement sans entraves de l'imagination » provient d'une structure des rapports interpersonnels qui se caractérise par sa visée de répression et d'orientation des pulsions : c'est par exemple le refus de l'inceste. Cette structure est un phénomène de civilisation, puisqu'elle est liée à une certaine organisation de la vie sociale. Mais elle est liée aussi à une culture, puisque cette organisation se transmet, non seulement à l'aide de règles et d'interdits, mais aussi par le canal de modèles culturels, de mythes religieux, de récits littéraires qui participent *directement* au déploiement de l'imaginaire (2).

Plus direct encore est le lien entre l'art et la création des images du rêve. Les romantiques l'avaient bien vu, Freud le remarque dans la *Tramdeutung* (3). Il donne en appendice, dans l'édition de 1913, une étude d'O. Rank sur *Rêve et poésie*, qui montre que beaucoup de poètes avaient exprimé avant Freud l'idée que le rêve vise la satisfaction des désirs, et avaient trouvé dans les images oniriques la matière première de leur création. Idées courantes depuis Jean-Paul, que l'analyse freudienne précise par la démonstration que les mécanismes d'élaboration des images oniriques, le déplacement, la condensation, le symbolisme, jouent un rôle fondamental dans la création artistique et littéraire.

La notion centrale à toutes les analyses de l'œuvre culturelle est la notion de fantasme. Un article de 1908 (4), résume les vues auxquelles Freud a été conduit à la suite de son travail sur le mot d'esprit (1905) et de son étude sur la nouvelle de W. Jensen, *Gradya* (1907) :

(1) *Métapsychologie*, trad. Bonaparte - Bermann, N.R.F. 1940, p. 73, (article sur le Refoulement, de 1915).

(2) Cf. de Freud le cas Schreber, ou l'homme aux loups, dans *Cinq psychanalyses*, de P. Janet, le cas de Madeleine, etc.

(3) *La science des rêves*, trad. I. Meyerson, P.U.F., 1950, p. 63.

(4) *Der Dichter und das Phantasieren*, traduit par E. Marty et M. Bonaparte dans *Essais de Psychanalyse appliquée*, sous le titre : La création littéraire et le Rêve éveillé. N.R.F., 1933, pp. 69-81.

1. Du jeu à l'art, en passant par les fantaisies de l'adolescence, il y a continuité. Il s'agit toujours de réaliser sur le plan de l'imaginaire les désirs que la vie n'a pas satisfaits : désirs du moi, désir d'ambition d'une part, désirs sexuels d'autre part, qui bien souvent se recouvrent.

2. Les fantasmes de l'adulte visent la satisfaction d'un désir d'enfance déçu, au travers d'une production imaginaire qui condense quelques-uns des caractères de la situation d'enfance et de la situation présente. « Le travail psychique part d'une impression actuelle... capable d'éveiller un des grands désirs du sujet; de là il s'étend au souvenir d'un événement d'autrefois, le plus souvent infantile, dans lequel ce désir était réalisé; il édifie alors une situation en rapport avec l'avenir et qui se présente sous forme de réalisation de ce désir : c'est le rêve éveillé ou fantasme, qui porte les traces de son origine : occasion présente et souvenir ». Analyse temporelle capitale, car elle révèle la fonction essentielle de l'imagination selon Freud : la situation dans l'avenir qu'elle propose trouve sa motivation et sa structure dans la satisfaction des désirs infantiles; elle effectue un retour au passé.

Freud devait en 1910 appliquer ces vues au cas de Léonard de Vinci; la fixation du jeune enfant à sa mère, l'absence du père jusqu'à ce qu'il ait atteint sa cinquième année ont développé chez le peintre, en même temps qu'une tendance à l'homosexualité que révèlent les visages androgynes de ses toiles, la curiosité et la liberté d'esprit de l'inventeur.

3. Le héros de l'œuvre littéraire est saisi du dedans, de telle sorte que le lecteur puisse l'appréhender comme un moi. Dans les romans populaires, ce héros se présente comme une personne invulnérable, courageuse, dominatrice, aimée — à l'image de « sa majesté le Moi, héros de tous les rêves diurnes ». Dans d'autres romans l'auteur scinde son moi en mois partiels, personnifiant « en héros divers les courants qui se heurtent dans sa vie psychique ».

4. Il existe des œuvres dont les thèmes sont fournis par le folklore, « reliquats déformés des fantasmes de désirs de nations entières, des rêves séculaires de la jeune humanité ». Ou quand l'emprunt n'est pas explicite, il arrive souvent qu'un mythe agisse secrètement chez l'auteur pour lui faire découvrir des situations symboliques de celles que le mythe représente.

5. L'évocation des fantasmes d'autrui nous est d'ordinaire déplaisante. Si les fantasmes du créateur nous attirent, c'est parce qu'il a su effectuer les déplacements qui nous font appréhender sous une forme symbolique la satisfaction de nos tendances. Plaisir double :

esthétique, par la vertu des correspondances que l'œuvre établit entre le contenu manifeste et un contenu latent pressenti, mais non explicite; psychologique, par la libération de la tension qu'elle réalise.

6. Le rapprochement entre les divers types de fantasmes pose cependant un problème. Les déplacements qu'ils mettent en œuvre, par lesquels la représentation inconsciente se déguise sous des « représentations anodines », ne sont pas tous du même ordre. Ceux qui interviennent dans la création artistique opèrent une substitution dans les fins : ils obéissent au processus de la *sublimation*. « Les excitations excessives découlant des différentes sources de la sexualité trouvent une dérivation et une utilisation dans d'autres domaines, de sorte que les dispositions dangereuses du début produiront une augmentation appréciable dans les aptitudes et activités psychiques » (5). Deux points sont à relever. La sublimation est apparentée par Freud à la répression, elle est liée au refoulement des excitations sexuelles « excessives » ; « la disposition sexuelle généralement perverse de l'enfant crée, par les réactions qu'elle provoque, un grand nombre de nos vertus » (6) ; il y a donc là l'idée que la sexualité peut être source, sous certains aspects, de déséquilibres que la culture doit surmonter (7). Mais en outre la sublimation valorise, pour le sujet de la société (8), ces fins nouvelles, et on doit se demander comment.

Freud nous fournit une première indication en invoquant la perversion de l'enfant (9) : la sublimation est positive parce qu'elle canalise la sexualité primitivement polymorphe, dangereuse pour le Moi. La valeur de la sublimation serait alors relative à celle du moi. C'est bien ce que devait par la suite préciser le rôle accordé au narcissisme dans le développement de la sublimation.

7. Le narcissisme est l'état dans lequel la libido s'investit dans le moi. Après le premier narcissisme, la libido va s'investir dans des objets extérieurs, et donner lieu à l'amour objectal, « en s'appuyant, dit Freud, sur les grands besoins vitaux » (10). Mais il subsiste toujours une libido du moi qui vient équilibrer la libido

(5) *Trois essais sur la sexualité*, trad. Reverchon, N.R.F., pp. 177-178.

(6) *Ibid.*, p. 178.

(7) Freud, dans le même passage, déclare que chez les névrosés et les pervers la sublimation n'atteint pas le niveau d'achèvement auquel elle parvient chez l'artiste.

(8) Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, p. 465.

(9) *Trois essais...* p. 99 sq.

(10) Une difficulté de la psychanalyse, (1917) in *Essais de Psychanalyse appliquée*, p. 140.

d'objet. Elle peut prendre des formes pathologiques (souvent parce que le sujet a refusé de reconnaître son rôle à la sexualité ⁽¹¹⁾, et on voit réapparaître l'attitude magique, la croyance en la toute puissance de la pensée ⁽¹²⁾. Mais tandis que chez le névrosé la libido ne peut plus retrouver le chemin du réel, chez l'homme normal, la libido du moi va donner naissance à un idéal du moi, qui joue un rôle primordial dans la sublimation. Après *l'Introduction au narcissisme* (1914), l'essai sur le *Moi et le Ça*, en 1923, non seulement montre comment s'opère la déssexualisation de la libido, mais encore indique la raison de la valorisation des activités sublimées.

Par l'identification, « le moi se substitue au ça dans ses fixations aux objets » ⁽¹³⁾, ce qui entraîne un détachement des buts sexuels. Mais la fonction principale de la libido se trouve ainsi transférée au moi. C'est une fonction d'union. La libido déssexualisée, sublimée, « en servant à instituer cet ensemble unifié qui caractérise le moi ou la tendance de celui-ci, [...] s'en tiendrait toujours à l'intention majeure de l'Eros, qui est d'unir et de lier » ⁽¹⁴⁾. Le moi, dépositaire de cette « intention », en vient donc à des actes d'unification : par là se trouve fondée la valeur des œuvres de civilisation, qui obéissent à l'Eros par des voies détournées ⁽¹⁵⁾.

C'est en pensant à cette fonction d'unification qu'on peut sans doute comprendre l'affirmation de Freud, déjà dans *l'Introduction à la Psychanalyse*, que l'art est « le chemin de retour qui conduit de la fantaisie à la réalité » ⁽¹⁶⁾ ; en effet, il confère aux fantasmes une forme (une beauté), il les objective et les représente, de telle sorte que l'œuvre acquiert la pouvoir de « masquer ou de supprimer, provisoirement du moins, le refoulement » ⁽¹⁶⁾. Ce qu'elle nous permet en définitive, c'est d'accéder, grâce à la mise en ordre qu'elle effectue, jusqu'à la réalité qui est cachée à notre conscience par le refoulement : aux mécanismes de notre inconscient. Elle les révèle, les désigne. Sans toutefois les démasquer, car elle est incapable à elle seule de les expliciter et de les expliquer : ce sera la tâche de la psychanalyse, qui approfondira l'œuvre de l'artiste en explorant les conflits inconscients que celui-ci n'a fait que repérer ; elle reste tributaire de l'art, (comme elle l'est de rêve ou des névroses) en tant

(11) *Ibid.*, pp. 144-145.

(12) Attitude fréquente chez l'artiste (cf. Baudouin, *Psychanalyse de l'art*, Alcan 1929, p. 49).

(13) *Essais de Psychanalyse*, trad. Jankélévitch, Payot, p. 202. (On a corrigé soi par ça).

(14) *Ibid.* (On a suivi ici la traduction de Laplanche et Pontalis, *ibid.*, p. 466).

(15) Cf. *Essais de psychanalyse*, p. 115.

(16) Trad. de Jankélévitch, pp. 403-404.

qu'il lui fournit les matériaux de son travail d'éclaircissement, mais elle le dépasse par son exploration, accomplissant ainsi le passage à la science.

On sait que Freud a toujours placé très haut la méthode scientifique. L'homme moderne a progressé selon lui grâce à la disparition des trois croyances, narcissiques, dans le géocentrisme, l'anthropocentrisme, et la transparence du psychisme (17). Les découvertes de Copernic, de Darwin, de Freud sont venues démentir ces illusions: elles vont toutes dans le même sens : rendre l'homme conscient de sa situation et de sa dépendance, afin de lui conférer cette liberté que seule peut donner la vérité. L'homme n'est pas au centre du monde, il n'en est pas le maître, il ne peut atteindre directement par sa conscience ce qui se passe en lui-même (« les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients, le moi n'est pas le maître en sa propre maison »). L'effondrement de ces illusions va de pair avec celui de la croyance infantile en un Dieu protecteur, en une bonté universelle, en une justice immanente. La religion « est un essai pour vaincre le monde physique au milieu duquel nous vivons, à l'aide du monde des désirs que des nécessités biologiques et psychologiques ont créé en nous-mêmes » (18). Elle contrevient à la règle méthodologique fondamentale de la science : « obtenir un accord avec la réalité, avec ce qui est en dehors et indépendant de nous, avec ce qui... détermine la réalisation ou l'échec de nos tendances ».

Comment cette défense de la science s'inscrit-elle dans la théorie freudienne ? Comment la concilier avec l'affirmation tant de fois répétée que les pulsions inconscientes sont le fondement de notre psychisme ? Ne faudrait-il pas en conclure que la science ne réussira jamais à atteindre l'essence de notre être ?

Nous trouvons une réponse à ces questions dans la théorie de la Personnalité, longuement préparée, depuis la Traumdeutung, dans les diverses approches de la conscience. Celle-ci est conçue comme le système de perception, chargé de fournir à la personnalité les renseignements sur le milieu et sur les affects de plaisir et de déplaisir. Elle est donc, toute animée qu'elle soit par la recherche du plaisir qui émane des pulsions, une fonction essentielle du principe de réalité, tel qu'il se manifeste dans le jugement (*Formulation des deux principes du fondement psychologique* — 1911). Il n'est pas

(17) Une difficulté de la psychanalyse, *Essais de Psychanalyse appliquée*.

(18) *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Trad. Berman, N.R.F. 1936, p. 229, cf. aussi *L'avenir d'une illusion*, Denoël et Stele, 1932.

possible d'exposer ici l'évolution des théories de Freud sur la conscience. On soulignera seulement la quadruple activité que les *Nouvelles conférences* reconnaissent à la conscience (p. 105-107) :

— sélective : elle retient parmi les excitations du milieu celles qui sont utiles.

négation

— mémorielle : « ce moi se fait du monde une image exacte et la dépose parmi ces quelques souvenirs de perception ».

— inhibitrice : le moi tient à distance tout ce qui est susceptible, dans cette image du monde, de venir grossir les sources intérieures d'excitation.

— planificatrice : entre le besoin et l'action, le moi intercale le délai nécessaire à l'élaboration de la pensée, à l'intervention des souvenirs qui vont interpréter le donné. Ainsi s'introduit la notion de temps, qui était absente de la vie des pulsions.

On voit alors comment dans le système de Freud peut se comprendre, en même temps que le fameux aphorisme : *Wo es war, soll ich werden !*, l'apologie de la science. Ce n'est pas une finalité vers le Bien, une tendance à la perfection inhérente à l'homme, remarque Freud, qui est le principe du progrès : « l'évolution de l'homme... ne requiert pas d'autre explication que celle des animaux, et s'il existe une minorité d'êtres humains qu'une tendance irrésistible semble pousser vers des niveaux de perfection plus élevés, ce fait s'explique naturellement comme la conséquence de cette répression d'instincts sur laquelle repose ce qu'il y a de plus précieux dans la culture humaine » (19). En effet :

— une pulsion, livrée à elle-même, est une force constante qui tend à rétablir un état de choses ancien (*Nouvelles Conférences* p. 145) ; ce n'est pas dans la structure des pulsions qu'on pourrait trouver le principe du progrès ;

— par contre l'insatisfaction d'une pulsion, qu'elle soit entravée par une autre (comme on peut le voir lorsque la libido et l'agressivité se contrecarrent), ou qu'elle soit soumise aux interdictions de la censure, du surmoi, entraîne la recherche, dans une sorte de fuite en avant, de satisfactions substitutives (20) ;

— dans la répression des pulsions intervient constamment la conscience des déplaisirs qui résulterait de leur laisser-faire, et par là la mémoire des échecs et le projet de les éviter, le délai, c'est-à-dire l'avènement corrélatif du moi et du temps (21) ;

(19) Au delà du principe de plaisir, dans *Essais de Psychanalyse*, p. 48.

(20) *Introduction à la psychanalyse*, p. 33

(21) *Nouvelles conférences...*, pp. 105-107.

— cette conscience, en situant le sujet en face du monde extérieur et du monde des pulsions, lui permet de saisir les objets auxquels ses pulsions se sont fixées, ceux auxquels elles ont renoncé, et de corriger ces déviations.

On comprend dès lors les déclarations successives de Freud sur l'importance du refoulement et du surmoi dans l'avènement de la culture (22). Ils sont à l'origine, d'une part des œuvres d'art qui nous tendent le portrait de nos divisions internes dans des structures d'harmonie qui ne font qu'épurer et cristalliser les structures des conflits vécus; — d'autre part de la conscience, et de la science, qui « ne diffère pas, dans son essence, de la pensée normale ordinaire » (*Nouvelles Conférences*, p. 232); conscience et science s'emparent de ces conflits pour en découvrir les sources dans notre situation dans le temps. Leur fonction est indissolublement liée au pouvoir de nier, qui est aussi une condition fondamentale du choix et de la critique, indispensables à toute œuvre culturelle, et notamment scientifique. Le refoulement, source des névroses, est aussi le fondement du moi et de la civilisation.

*
**

C'est sur la validité des notions de refoulement et de surmoi qu'il convient donc de s'interroger pour juger de la valeur de la théorie freudienne de la culture.

Elles avaient le mérite de mettre l'accent sur le caractère conflictuel de la vie psychologique, sur la présence des hésitations, des choix, des luttes qui traversent une existence humaine. Elles reprenaient, comme Nietzsche l'avait souhaité, les riches acquisitions des moralistes, en mettant l'accent sur le *drame* de la personne (23). Elles rejoignaient, comme le remarque Freud, la tradition qui depuis Platon oppose les passions et la raison (et cela devait contribuer à rendre populaire la psychanalyse dans une civilisation habituée au dualisme du corps et de l'âme).

(22) Dans *l'Introduction à la psychanalyse* (p. 33) « Nous croyons que la culture a été créée sous la pression des nécessités vitales et aux dépens de la satisfaction des instincts... Les émotions sexuelles subissent une sublimation, ... sont détournées de leur but sexuel et orientées vers des buts socialement supérieurs et qui n'ont plus rien de sexuel. Mais il s'agit là d'une organisation instable... » — Et dans *Nouvelles Conférences* (p. 151) : « Ce que nous avons dit des instincts sexuels s'applique mieux encore peut-être aux instincts d'agression. Ces derniers rendent la vie en commun bien difficile et la menacent même. Le premier ... sacrifice que la société exige de l'individu est celui de son agressivité ». Le surmoi attire à lui les dangereuses tendances agressives.

(23) G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, Rieder, 1928.

Mais Freud, en mettant le conflit au centre de l'étude psychologique, avait aussi le mérite de rappeler que l'étude des fonctions psychologiques n'a de sens que si on les réfère au comportement total qui les met en œuvre. La psychologie traditionnelle, héritière de l'étude philosophique des facultés, morcelait son objet et s'en donnait une représentation abstraite, selon la remarque encore de Politzer; Freud, parce qu'il était amené à saisir dans le passé du sujet les origines de sa névrose, de son rêve ou de son œuvre, devait proposer une psychologie concrète, qui avait le double intérêt de tenir ferme les deux bouts de la chaîne : situer chaque réaction psychologique, la plus minime fût-elle, dans la totalité qui lui donne son sens, et ne jamais renoncer à lier cette recherche de la signification à l'étude du déterminisme.

La première tâche est d'interprétation (Deutung) ⁽²⁴⁾ ; il s'agit, en présence notamment de tout phénomène qui produit en nous l'impression d'étrangeté et de mystère (Unheimlichkeit) ⁽²⁵⁾, de discerner tous les éléments, pour si négligeables qu'ils puissent paraître au premier abord, dont la présence inhabituelle, la conjonction extraordinaire avec d'autres, peuvent faire problème. La psychanalyse, dit Freud, « a coutume de deviner par des traits dédaignés ou inobservés, par le rebut (« refuse ») de l'observation, les choses secrètes ou cachées » ⁽²⁶⁾. Autour de ces détails, elle rassemble les multiples significations possibles, en les reliant aux réalités multiples dont elles peuvent apparaître comme les conséquences. La parenté éclate avec la méthode historique, remontant des traces aux faits, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque ces détails sont en réalité la manifestation, la révélation agie de l'histoire des intentions inaperçues et souvent inconscientes du sujet.

Mais quoique l'interprétation soit en elle-même fondée sur une analyse déterministe, elle ne constitue que la première tâche du psychologue : il doit encore, dans une recherche synthétique, définir le déterminisme par lequel s'est construit le sens. Et par exemple il ne suffit pas de dégager le contenu latent auquel renvoie le

(24) Freud en formule la nature à propos de l'œuvre d'art : en elle « ce qui nous empoigne si violemment ne peut être que l'intention de l'artiste... Il ne peut être question ici, simplement, d'intelligence compréhensive; il faut que soit reproduit en nous l'état de passion, d'émotion psychique qui a provoqué chez l'artiste l'élan créateur. Mais pourquoi l'intention de l'artiste ne saurait-elle être précisée et traduite en mots, comme toute autre manifestation de la vie psychique ? [souligné par nous] ... Pour deviner cette intention, il faut que je découvre d'abord le sens et le contenu de ce qui est représenté dans l'œuvre, par conséquent que je l'interprète ». (Le Moïse de Michel-Ange, 1914, in *Essais de Psychanalyse appliquée*, pp. 10-11.

(25) Das Unheimliche, 1919 (*Essais de Psychanalyse appliquée*).

(26) *Ibid.*, pp. 23-24.

contenu manifeste du rêve, il faut encore comprendre comment a pu se faire le passage du premier au second : travail qui se situe à deux niveaux, à celui de la définition des mécanismes de l'élaboration, et à celui, plus général, de la mise en évidence des processus du rêve. Au premier niveau, on atteint l'histoire de la production du fait événementiel, il est relié à l'ensemble des moments de la vie du sujet qui ont pu le marquer, et notamment aux conflits qui rendent compte de ses créations : les études rassemblées dans *Cinq psychanalyses*, celles qui sont consacrées à Léonard ou à *Grädisa* en constituent des exemples. Au deuxième niveau, Freud se préoccupe d'élaborer une science véritable, donc abstraite, susceptible de définir les lois générales qui interviennent au cours de l'histoire individuelle, et de rendre compte de la possibilité d'existence des conflits qui ont été observés en cette dernière (27) : c'est alors qu'il suppose, pour expliquer les mécanismes de la symbolisation onirique (déplacement, surdétermination, rationalisation) l'existence d'une opposition entre des instances, dont la représentation n'a cessé d'évoluer au cours de ses recherches.

Quel que soit l'immense intérêt de l'apport méthodologique qui découle ainsi de l'accent mis par Freud sur la notion de conflit, il convient aussi d'en marquer les limites. Il ne s'agit pas ici d'indiquer, sur des points particuliers, les omissions qu'il a pu faire, les distorsions qu'il a pu imposer à la représentation du rêve, des œuvres d'art ou de la recherche scientifique en les insérant, bon gré mal gré, dans le cadre de la lutte entre Libido et Société, ou plus tard, entre Pulsions et Surmoi : mais d'indiquer brièvement comment — sur les points même où son apport était décisif — certaines préventions idéologiques, une certaine vision traditionnelle de la science, l'ont empêché de dégager toute la portée de ses propres découvertes. Nous retiendrons, en ce qui concerne les problèmes de la culture, trois points principaux et en interaction :

- la sous-estimation des structures sociales dans la description des comportements culturels ;
- l'insuffisance des analyses freudiennes de la signification ;
- le caractère restreint des perspectives de la philosophie pratique de Freud.

(27) Ce qui explique la traduction qui du vivant de Freud fut donnée de *Traumdeutung* : la science (et non simplement l'interprétation) des Rêves. Que la science des rêves que propose Freud reste fondée sur une psychologie incompatible avec ses propres découvertes, c'est possible. Mais on ne saurait, comme le faisait Politzer dans sa *Critique*, lui reprocher d'avoir voulu élaborer une connaissance abstraite du rêve : en dehors d'elle il n'y aurait pas de science.

1. En suivant les affirmations de Freud sur le rôle du refoulement dans la construction de la culture, on pourrait dire qu'il a donné à la psychologie son objet propre : le comportement culturel, en tant qu'il résulte de la composition instable des pulsions et de la censure. On s'aperçoit bientôt cependant que la part du social est sous-estimée, et qu'on se trouve en face d'hypothèses psychologues, fortement liées au primat des modèles biologistes qui n'ont jamais cessé d'agir sur la pensée de Freud. Caractéristique à cet égard est cette affirmation des *Nouvelles Conférences*, où, après avoir critiqué la théorie du matérialisme historique et montré qu'il faut étudier en détail le rôle exact des divers facteurs du comportement social (constitution physique, variations raciales, activité professionnelle, etc.), il déclare : « La sociologie, qui étudie le comportement de l'homme au sein de la société, ne saurait... être autre chose que de la psychologie appliquée. En toute rigueur, il n'existe que deux sciences : la psychologie pure ou appliquée et les sciences de la nature » (p. 245).

On trouve de frappantes manifestations de ce psychologisme dans *Psychologie collective et analyse du Moi*, où Freud, pour rendre compte de la cohésion de ces foules que sont l'Eglise et l'Armée, fait appel à l'idée d'un lien direct de chaque sujet au Dieu ou au Chef (28) : « une foule primaire se présente comme une réunion d'individus ayant tous remplacé leur idéal du moi par le même objet, ce qui a pour conséquence l'identification de leur propre moi » (*ibid.*, p. 130). Freud rattache cette théorie à ses hypothèses sur l'origine des sociétés humaines (*Totem et Tabou*, 1912). Les sujets sont reliés au chef comme les fils le sont au père. Les relations entre les diverses institutions qui coexistent dans le groupe (économiques, politiques, culturelles), leurs conflits éventuels ne sont pas pris en considération pour comprendre au cours de quels apprentissages sociaux les individus ont été amenés à contracter l'attitude de dépendance, dans quelles circonstances cette attitude peut être réfrénée par des institutions opposées et ouvrir la voie à l'attitude d'autonomie.

Peut-on pourtant nier que les processus psychologiques changent en fonction des institutions ? Sans doute celles-ci ont-elles besoin,

(28) « Le lien qui rattache chaque individu au Christ est la cause du lien qui rattache chaque individu à tous les autres » (*Essais de Psychanalyse*, p. 104). Ce lien est complexe : il est d'amour, mais aussi de haine à l'égard de ceux qui ne partagent pas cet amour; il peut aussi être fait d'identification par introjection dans le moi de l'objet de la libido (*ibid.*, p. 120); il passe par l'idéalisation de l'objet (p. 126); il met en œuvre un sentiment de justice qui participe de la jalousie (pp. 134-135)...

de la satisfaction des désirs d'enfance refoulés. Mais cette tentative même était marquée, dans son caractère d'abstraction, par la méconnaissance du rôle des institutions dans la production de l'imaginaire, de leur diversité et de leur histoire (32).

Freud, en deuxième lieu, simplifie les conflits essentiels du sujet en opposant pulsions et société (puis surmoi), là où on peut apercevoir, derrière l'opposition de plusieurs rôles sociaux, les antagonismes entre plusieurs groupes. Freud avait bien vu pourtant la participation de l'individu à plusieurs modèles : « il présente les identifications les plus variées, est orienté par ses attaches dans des directions multiples et a construit son *idéal du moi* d'après les modèles les plus divers » (33). Mais il s'en tient au plan des identifications, il ne cherche pas à définir les mécanismes sociaux qui commandent, pour chaque individu, la structure de ses multiples identifications, et de leurs conflits, comme si l'analyse psychologique faisait écran à l'analyse psycho-sociale.

Si on effectuait cette dernière, on aboutirait à une hypothèse bien différente de la sienne sur la fonction de la culture. On verrait en effet que l'individu est privé de certaines possibilités de développement par le fait qu'il est tenu à l'écart de certaines institutions, et qu'il existe, entre celles auxquelles il participe, des conflits qui le divisent. A cette double aliénation — par rapport, non à une essence préexistante, mais à des possibles — répondent des tentatives de restructuration sociale, auxquelles sont indissolublement liés les projets culturels.

L'œuvre d'art apparaît de ce point de vue comme un effort — toujours marqué par une idéologie — non seulement pour exprimer des désirs réprimés, mais pour multiplier les communications entre les personnes que la société réalisée à méconnues. Ces communications, elle les organise selon des modes nouveaux, elle en fait surgir d'autres, elle dévalorise les anciennes, les saisit dans leur ridicule ou dans leur tragique. Elle est une critique et une construction idéale de nouveaux rapports sociaux.

De son côté la recherche scientifique ne peut se comprendre comme la sublimation d'une curiosité sexuelle refoulée, l'exaltation d'un désir de possession insatisfait. On ne peut pas la relier non plus directement à la tentation d'unification de l'Eros. Elle apparaît par contre comme une réaction à l'aliénation de nos possibilités,

(32) Ce globalisme est apparent déjà dans l'interprétation des rêves, où une part importante du donné (récit et associations), marqué par les préoccupations sociales du sujet, se trouve réduit par l'analyse à n'être qu'un épiphénomène, quand il n'est pas oublié.

(33) *Essais de Psychanalyse*, p. 142.

réaction directe dans la classification utilitaire de la pensée sauvage, indirecte, dans la lutte contre l'angoisse de l'incertitude, dans les mathématiques, l'astronomie, la physique, la biologie (34)... Ce n'est pas seulement, comme le suggère Freud dans *Une difficulté de la psychanalyse*, une désillusion qu'ont apportée Copernic, Darwin, Freud — et les autres — c'est un espoir, c'est la conviction que nous vivions en un monde étroit, cloisonné, où nos habitudes avaient séparé les règnes culturels, et qu'il est possible d'en sortir, en transformant nos communications. Ici encore, la science — n'est-ce pas assez évident des mathématiques à la psychologie — a un rôle important dans la construction de la société, en faisant exister les hommes dans des rapports nouveaux.

On pourrait dire : Freud a situé le conflit qui promeut le développement de la civilisation entre la nature et la société. La force motrice essentielle, il la trouve dans la Libido : « L'amour, dit-il, s'est révélé le principal, sinon le seul facteur de la civilisation, en déterminant le passage de l'égoïsme à l'altruisme » — aussi bien, précise-t-il, l'amour sexuel pour la femme que l'amour déssexualisé, homosexuel et sublimé qui naît du travail en commun (35). A elles seules d'ailleurs les pulsions ne provoqueraient pas de dépassement, de progrès : la répression des instincts — qui peut être excessive — est nécessaire pour qu'ils inspirent d'autres créations.

Il ne s'agit pas de nier la présence des tendances vitales dans la culture, et surtout dans la formation des motivations culturelles : le rôle de la sexualité dans l'art, celui des besoins de conservation et d'agression (ou de défense) dans la science sont incontestables. Mais on ne voit pas comment *la forme* des comportements culturels pourrait se rattacher directement à celle des comportements instinctifs. On perçoit bien au contraire comment les institutions techniques et le langage sous ses divers aspects peuvent guider le geste artistique, la recherche d'une théorie. Ils fournissent, non des obstacles, mais des cadres nouveaux au développement des tendances, et ce n'est pas la censure de ces dernières par les interdits sociaux qui est la motivation essentielle des recherches nouvelles, mais la constatation que les possibilités offertes par chacune des institutions sont contrecarrées par d'autres.

2. Le primat accordé aux tendances, témoignage des origines biologistes de la théorie de Freud, ne l'a pas empêché d'accorder une

(34) Ce rôle sécurisant de la science, de Pythagore à Einstein, domine l'idéologie rationaliste.

(35) Psychologie collective et analyse du moi, in *Essais de Psychanalyse*, p. 115.

importance capitale à la signification : tout comportement a un sens — affirmation majeure pour fonder une science de la culture, puisque tout comportement culturel vise une totalité de relations, en est à la fois l'indice et le moyen. Freud lui applique le modèle qu'il a utilisé pour le rêve : il est comme le contenu manifeste d'un contenu latent, il émane d'un désir ancien dont il est le signifiant⁽³⁶⁾. Le signifié, parce qu'il est lié à la pulsion refoulée, est en même temps la cause originelle : il agit par l'intermédiaire de tout un travail inconscient qui constitue l'essentiel de la vie psychologique : « L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité », disait Freud dans la *Traumdeutung* (37), et si Freud insiste de plus en plus sur l'importance de la conscience, ce n'est point pour diminuer le rôle de l'inconscient, mais pour marquer la nécessité d'en préciser la nature par la connaissance scientifique.

La signification consiste dans un retour au passé (elle est un enracinement) — elle s'opère par des mécanismes inconscients : ces deux caractères, mis en évidence dans les névroses et dans le rêve (38), Freud croit pouvoir les retrouver dans l'activité culturelle.

Il semble, sur le premier point, que sa théorie soit partiellement vérifiable : par son point de départ dans un conflit imposé par la nécessité d'un choix entre des possibilités multiples, l'œuvre d'art peut apparaître comme une exploration des sources du conflit et de notre manière d'être dans le monde; elle est analyse des sentiments, des sensations, de leurs correspondances; elle livre plusieurs visions possibles d'une même réalité. Et ne pourrait-on pas penser que la science, de son côté, recherche les éléments premiers de notre nature, et de celle du monde, et tente d'en faire la synthèse ? La dimension historique de la science et de la culture en général, longtemps méconnue, est depuis bientôt deux siècles mise en évidence, au travers de beaucoup de contestations (39).

(36) « Un événement intense actuel éveille chez le créateur le souvenir d'un événement plus ancien, le plus souvent d'un événement d'enfance : de cet événement primitif dérive le désir qui trouve à se réaliser dans l'œuvre littéraire; on peut reconnaître dans l'œuvre elle-même aussi bien des éléments de l'impression actuelle que de l'ancien souvenir ». *Essais de psychanalyse appliquée*, p. 79.

(37) *La Science des rêves*, p. 498.

(38) En ce qui concerne ce dernier, on doit rappeler que c'est à la fois au passé du rêveur et à celui de l'humanité qu'il nous renvoie simultanément : « le rêve serait un équivalent d'une scène infantile modifiée par transfert dans un domaine récent » (*Science des rêves*, p. 449); il est « un retour au plus ancien passé du rêveur », et en lui, comme le disait Nietzsche, « se perpétue une époque primitive de l'humanité » (p. 451).

(39) Freud appartient, comme Marx, au courant évolutionniste : les structures qu'ils découvrent découlent d'une genèse, et par leur caractère conflictuel préparent une évolution nouvelle.

Pourtant, le comportement culturel ne peut apparaître seulement comme un retour au passé. Il ne se borne pas à inscrire un « événement intense actuel » dans le réseau des événements passés. Il le remodèle de façon à lui donner une fonction nouvelle, en le reliant à des domaines avec lesquels il n'avait jusqu'alors aucun contact. Cette extraction d'un élément hors de la totalité primitive et son insertion dans une totalité nouvelle, ou plutôt sa contribution à la construction de celle-ci, constituent une rupture avec les habitudes et les représentations constituées. L'élément, en se reliant à une totalité nouvelle, crée un milieu nouveau auquel les sujets — le créateur de l'œuvre aussi bien que ses utilisateurs — ne s'adapteront qu'au prix d'une transformation de leurs conduites, de leurs représentations et même de leur affectivité. Nous sommes les témoins de processus de cet ordre avec les transformations profondes des cadres de la pensée scientifique, des normes de la vision picturale ou de la musique; à des rythmes plus ou moins rapides, de telles modifications peuvent s'observer dans toutes les périodes de l'histoire.

La signification n'est un retour au passé que dans la mesure où les possibilités que nous redonne l'invention culturelle avaient pu, autrefois, être confusément pressenties dans les approches globales de la réalité par l'enfant ou par les sociétés archaïques. Mais la ressemblance n'est qu'apparente entre les créations artistiques syncrétiques de l'enfant et celles des plasticiens modernes; ou entre les figurations des artistes primitifs et celles des contemporains. Il s'agit chez ces derniers d'une situation consciente en face des anciens, d'un refus de leurs habitudes de perception, de reproduction, de compréhension du réel, considérées comme incapables de saisir les formes essentielles — aujourd'hui essentielles, c'est-à-dire susceptibles de nous guider dans les conflits nouveaux que nous vivons, et de nous aider à les surmonter.

Cela, au point de vue des structures de l'œuvre culturelle. Quant au point de vue de sa motivation, il semble que Freud ait abusivement valorisé les conflits infantiles. Sans doute ont-ils créé une sensibilisation profonde du sujet; dans les structures de la communication propres à la famille, l'enfant apprend à dominer autrui, à souffrir par lui, et il reste marqué par ses premiers désirs ou frustrations. Mais chaque société où le sujet ensuite va s'introduire a ses structures et ses problèmes propres. Qu'au travers de son invention poétique Baudelaire tente de résoudre le drame de sa fixation refusée à sa mère, c'est possible, mais d'autres drames se sont offerts à lui, avec lesquels ceux de son enfance ne consonnent qu'en partie : ceux de l'amour, de l'esclavage social, de la fonction de

l'art. Son œuvre est le témoignage d'un effort pour affronter d'un même élan l'ensemble de ces drames.

Ce qui est signifié par l'œuvre culturelle, c'est beaucoup moins l'enfance que cette forme nouvelle de rapports humains qu'une société pressent dans son avenir, et que le créateur essaye de rendre présente, avec une inévitable maladresse, dans son œuvre. Quant à l'œuvre scientifique, sa visée d'avenir est évidente et primordiale.

Mais il apparaît dès lors que la signification ne s'effectue pas dans un travail inconscient. Le comportement culturel diffère profondément des névroses ou du rêve ⁽⁴⁰⁾. Il est sans doute préparé par des attitudes depuis longtemps façonnées, que le sujet a de la peine à objectiver. Mais une part importante des processus inconscients proposés par Freud provient du fait qu'il restreint aux événements infantiles le ressort principal de la création. Si l'on n'admet pas ce postulat, on peut faire l'économie de certains des processus de la symbolisation et des transferts qu'il a dû invoquer pour comprendre comment le contenu latent se traduit en contenu manifeste. Sans doute y a-t-il toujours surdétermination et condensation, symbolisation et transfert dans la création. Mais il s'agit de processus qui agissent en fonction des problèmes actuels du sujet, avec lesquels ceux de son enfance peuvent être en consonance, sans apparaître pour autant comme la force motrice essentielle de la création. (On pourrait douter, par exemple, que le sourire des visages peints par Léonard soit en relation avec la fantaisie de la jouissance buccale, et penser que son avidité de chercheur s'explique par des déterminismes plus immédiats que celui de l'absence du père dans les premières années de sa vie).

En réalité, la signification culturelle est consciente pour l'essentiel : elle ne peut en effet se produire sans l'objectivation partielle des conflits vécus par le sujet, grâce à l'analyse de leurs conditions et à la construction d'un projet pour les surmonter. Ces opérations sont gênées par l'attachement du sujet à des habitudes inconscientes : il est inévitable que cette objectivation se fasse au travers de tâtonnements, grâce à des esquisses qui restent longtemps synchrétiques. Mais en définitive, ce dont son œuvre porte témoignage, c'est qu'il a compris quelques-unes des aliénations dont il était

(40) A propos de ce dernier, on peut rappeler cependant que les mécanismes de l'élaboration retenus par Freud sont relatifs à une conception contestable du contenu latent; les mécanismes d'élaboration sont différents si l'accent est mis sur les préoccupations actuelles du rêveur, au lieu d'être mis sur les événements de l'enfance.

prisonnier, et qu'il a su proposer quelques moyens pour les surmonter. Là est son sens, et il ne peut être que conscient, puisqu'il procède d'une critique et met en relation des phénomènes ordinairement juxtaposés.

3. On peut juger de la valeur d'une théorie d'après la pratique qu'elle inspire. Ici encore, il ne s'agit pas d'établir un bilan, mais de marquer à quelles conséquences Freud était conduit par sa conception d'une opposition entre les pulsions et la société. Elle le guide dans sa lutte contre les tabous sexuels, pour une éducation qui respecte les pulsions en apprenant l'enfant à les maîtriser ⁽⁴¹⁾, contre les interdits religieux, pour la liberté de pensée ⁽⁴²⁾. Elle le guide aussi dans ses jugements sur la femme ⁽⁴³⁾; sur la guerre, dont il ne recherche pas les origines sociales ⁽⁴⁴⁾.

Sur ces divers points, la pratique à laquelle pense Freud reste limitée par la perspective psychologue et biologiste de sa théorie. Il ne croit pas à la possibilité d'agir en profondeur sur la nature humaine. On le voit par exemple dans sa critique du marxisme. Partant de l'idée banale que pour Marx les facteurs économiques sont les seuls à déterminer les comportements sociaux, il lui reproche de méconnaître que les facteurs psychologiques « participent à l'établissement des conditions économiques, [et] déterminent tous les actes des hommes, lesquels ne peuvent réagir que par leurs pulsions primitives, leur instinct de conservation, leur agressivité, leur soif d'amour, leur besoin de chercher le plaisir et de fuir le déplaisir » ⁽⁴⁵⁾. Il reproche aux marxistes, comme une utopie, de vouloir « en quelques générations, transformer la nature humaine de façon à ce que les hommes puissent vivre en commun au sein d'une organisation sans plus se heurter et en accomplissant sans contrainte le travail nécessaire... c'est vraisemblablement une tâche irréalisable... » ⁽⁴⁶⁾.

(41) *Nouvelles conférences*, p. 203.

(42) *Ibid.*, p. 233.

(43) *Ibid.*, p. 152 sq., et p. 184 : « La femme ne possède pas à un haut degré le sens de la justice, ce qui doit tenir, sans doute, à la prédominance de l'envie dans son psychisme ».

(44) *Essais de psychanalyse*, p. 235 et p. 244 : « étant donné que les guerres sont inévitables, ne ferions-nous pas bien de nous incliner devant cette situation et de nous y adapter ». (*Zeitgemässes über Krieg und Tod*, article écrit, il est vrai, en 1915).

(45) *Nouvelles conférences*, p. 244.

(46) *Ibid.*, p. 246. Des remarques analogues se trouvent dans *Malaise dans la civilisation*, paru en 1930, où Freud exprime sa crainte que les pulsions agressives ne prennent le pas sur la libido.

Lignes révélatrices, car elles témoignent au sujet de la culture, comme au sujet de la vie psychologique, de deux conceptions de la dialectique, qui commandent deux types différents de pratique.

La dialectique freudienne veut que l'antagonisme entre pulsions et société (qui peut se ramener en fait à l'antagonisme de deux pulsions, puisque la censure sociale est menée par la peur du déplaisir) provoque de la part du sujet une recherche, soit pour concilier les termes opposés, soit pour faire triompher l'un des deux. C'est ce qui se produit au cours de l'ontogénèse lorsque l'attachement de l'enfant à une zone érogène doit céder la place — au moins de façon partielle — à l'attachement pour une autre zone, lorsque le garçon doit abandonner son amour captatif pour la mère, et reconnaître son père pour modèle, lorsque le danger à satisfaire la libido sur le plan sexuel provoque la sublimation. Deux modes de satisfaction des pulsions entrent en conflit, mais en définitive, il s'agit toujours de satisfaire la « nature » par d'autres voies.

Cela ne va pas sans une dialectique complexe, où le conflit entraîne constamment le retournement des contraires, puisqu'il y avait *ambivalence* : ainsi l'amour se transforme en haine, et on aboutit à un processus de surdétermination qui fait converger sur un même objet des attributs opposés (47). Cette dialectique joue un rôle capital dans l'invention : l'antagonisme entre deux désirs parvient à les satisfaire tous deux dans des créations composites.

Mais en définitive c'est le noyau des pulsions qui est la racine de toutes les créations, des fantasmes jusqu'à la science. C'est une nature biopsychologique, qui porte en elle, comme en témoigne la théorie des pulsions de mort opposées à la libido, le dualisme fondamental, source des progrès de la civilisation. La dialectique au niveau des comportements culturels ou sociaux emprunte son dynamisme à celui des pulsions, elle ne peut s'y opposer. Ainsi arrive-t-on à cette sagesse stoïcienne qui s'exprime, à propos de la guerre, dans le précepte : « si tu veux pouvoir supporter la vie, prépare la mort » (48).

Une autre conception de la dialectique est possible. Elle admet, nous l'avons vu, que l'individu peut découvrir son inachèvement en comparant la société où il vit avec d'autres sociétés, en prenant conscience qu'il est prisonnier des cloisonnements imposés par la tradition, et qu'il est possible de les abattre. Ainsi déjà chez l'enfant et l'adolescent, lorsqu'ils comparent l'étroitesse du champ qui leur

(47) Les analyses du rêve sont particulièrement riches de ce point de vue : cf. *Science des Rêves*, pp. 237, 243, sq., la notion de « renversement ».

(48) *Essais de psychanalyse*, p. 250.

est accordé à celui des adultes : leurs conduites leur apparaissent sans signification, tout ce qu'ils aimaient devient insignifiant. C'est dans la révélation de cet inachèvement, directement lié à des conflits entre les institutions, que se forme le désir de vie culturelle. L'invention est à situer au niveau des divisions et des communications sociales. Et sans doute se produit-il un phénomène d'« étayage » (49) de la création par des affects comme l'amour, la haine, l'amour-propre. Mais ces affects ne sont pas des pulsions, mais des sentiments, qui doivent aux conflits sociaux leur caractère humain, car c'est en eux que se révèle leur valeur pour la communication, qui est venue, non seulement étayer, mais transmuier les pulsions, et du même coup donner naissance à la culture.

Il serait ridicule d'avancer que la pratique psychanalytique, telle que Freud la concevait, a ignoré les grands problèmes sociaux de notre temps : outre que ses écrits témoignent du contraire, l'axe même de la théorie, la notion de refoulement, repose sur une critique de notre société hiérarchisée. Mais les mécanismes de celle-ci ne sont pas examinés dans leurs caractères spécifiques, dans leurs interrelations : ils sont situés au niveau de la lutte entre les pulsions, qui en est considérée, par un processus d'abstraction, comme le fondement. En vertu de cette abstraction, ou si l'on préfère de cette réduction, la pratique freudienne devait se placer au niveau de cette lutte, s'efforçant de faire triompher la pulsion de communion, l'Eros, sur les autres tendances et sur les mécanismes inconscients, grâce à la conscience que le sujet prend de sa situation, grâce à l'appui qu'il prend « sur la raison, c'est-à-dire sur la communauté intersubjective des esprits » (50).

Le but ainsi défini ne manque pas de grandeur. Mais en passant par-dessus les structures sociales concrètes dont la médiation est nécessaire pour provoquer les aliénations sociales et culturelles, la pratique freudienne, susceptible de grands succès en pathologie, ne pouvait guider vers la libération qu'elle souhaitait.

**

Il est impossible ici d'aborder l'étude des conditions qui ont déterminé Freud à faire de la culture l'expression des conflits au niveau du vital et de l'inconscient. Deux facteurs principaux appa-

(49) Selon la traduction que Laplanche et Pontalis donnent du mot *Anlehnung* dans leur Vocabulaire.

(50) D. Lagache marque ainsi de façon heureuse la parenté qui existe entre un certain intellectualisme et la pensée de Freud. *Les modèles de la personnalité en psychologie*, Paris, P.U.F., p. 116.

raissent immédiatement : sa formation scientifique, orientée beaucoup plus, aux origines, vers les structures neurologiques que vers les institutions sociales, et une pratique médicale qui lui révélait, en même temps que l'origine des névroses dans les interdits sociaux, l'existence d'un domaine de représentations refoulées. Il est intéressant, du point de vue de l'épistémologie, de constater comment deux idées scientifiquement fondées, ont pu par leur prédominance empêcher Freud de percevoir ce qu'il y avait de vrai dans « l'obs-cure philosophie hégélienne » qui a influencé Marx ⁽⁵¹⁾, de donner aux conflits sociaux toute leur portée, et à la notion de communication, (qui était pourtant au cœur de sa pratique) toute son importance dans le devenir des institutions et des comportements psychologiques.

Ph. MALRIEU.

(51) *Nouvelles conférences...*, p. 241.